

L'ARCHE *Editeur*

Philip ENGELMANN

Le Vent du sud en octobre

Traduit par
Bernard LORTHOLARY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

LE VENT DU SUD EN OCTOBRE

de Philipp Engelmann

adaptation française de

Bernard Lortholary

Personnages:

Malou, une femme plus toute jeune

Léon, un tout jeune homme

Un Individu

L'après-midi, dans la petite orangerie du vieux jardin botanique. Plantes exotiques et palmiers. Le soleil entre à flots par les verrières; le ciel est bleu, et couvert par moments. Léon est assis sur un banc et lit. Un journal est posé sur le banc.

Un moment passe. Puis Malou vient s'asseoir à côté de Léon, qui ne lève pas les yeux. Il fait très chaud dans l'orangerie.

PREMIEREMENT

Malou: Vous permettez?

Léon: Pardon?

Malou: Je peux m'asseoir?

Léon: Vous êtes déjà assise. (Un temps.)

Malou: Je vous dérange? (Un temps.) Si vous préférez rester seul sur ce banc, vous n'avez qu'à me le dire. (Un temps. Elle se masse les tempes.) On étouffe, là-dedans. (Un temps.) Vous attendez quelqu'un?

Léon: Laissez-moi tranquille. (Long silence.)

Malou: Vous avez de belles mains.

- Léon: Ne vous donnez donc pas tant de peine. (Un temps.)
- Malou: Bon, parlons d'autre chose. Parlons de la vie. De l'amour.
- Léon: Quelle idée!
- Malou: Je sais, j'ai tendance à sauter d'une idée à l'autre. (Un temps.) Pourquoi tournez-vous les pages aussi vite?
- Léon: Vous avez décidé de m'agacer?
- Malou: Oh, vous êtes pourtant un type tout ce qu'il y a de décontracté!
- Léon: (Grimace.) Parfaitement à mon aise.
- Malou: Je comprends. Vous n'arrivez pas à vous "concentrer". (Un temps.) Pourquoi ne pas le dire tout de suite? (Un temps.)
- Léon: Vous ne manquez pas de culot.
- Malou: (Elle se moque de lui.) Voilà que ça vient, enfin!
- Léon: Vous m'énervez. Vous comprenez? Vous m'énervez! (Sans le faire exprès, il lui a postillonné dessus.)
- Malou: Trop aimable. Heureusement que ça ne tache pas.
- Léon: Vous prétendez m'amuser?
- Malou: C'est pas mal. Vous le prenez du bon côté. (Long silence.) Vous lisez pour votre métier? Je veux dire, pour vos études, ou que sais-je?
- Léon: Silence!
- Malou: Cessez de cracher comme un chat en colère, espèce de malotru. Si j'avais su que vous étiez un pareil mufle, jamais je ne vous aurais adressé la parole. (Elle farfouille dans son sac, avale une aspirine, et marmonne des choses incompréhensibles.) Je trouve ça honteux. Où que je regarde, je ne vois que violence, partout. Hier soir, en rentrant chez moi, j'ai encore été suivie par un sale type. Enfin. Si ça se trouve, vous, ça ne vous frappe pas.

- Léon: (faisant celui qui se maîtrise à grand peine) Vous voyez bien que je suis en train de lire. Est-ce que vous ne pourriez pas me laisser un peu tranquille?
- Malou: Excusez-moi. (Elle se mouche.) Où qu'on regarde, c'est l'égoïsme. (Un temps.) Et la littérature n'est qu'une échappatoire. Qu'est-ce que vous lisez là?
- Léon: (refermant son livre d'un coup) Bon, eh bien maintenant je m'en vais.
- Malou: Ne soyez pas aussi susceptible. (Léon range son livre dans sa serviette et s'apprête à partir.) Je ne pourrais pas au moins voir ce que vous lisiez? (Il lui donne le livre, elle lit le titre.) L'attrape-coeur, drôle de titre. (Un temps.) Vous, vous n'êtes pas du genre à attraper grand monde.
- Léon: (excédé) En effet. Ce serait plutôt le contraire.
- Malou: Ils disent tous ça. Tout sauf macho! Je connais, c'est la dernière mode. Et au bout du compte, ça ne donne que des complications. (Elle feuillette le livre.)
- Léon: Rendez-moi mon livre, je vous prie.
- Malou: (sifflant entre ses dents et continuant à feuilleter le livre) Des mensonges, rien que des mensonges. Mensonge à l'endroit, mensonge à l'envers. En prose, en vers et contre tout.
- Léon: (après un très long silence) Vous savez ce que vous êtes? Importune et dépourvue du moindre tact!
- Malou: Du moindre tact? Pourquoi? Tout ça parce que je vous fait un brin de causerie? Vous préféreriez quoi? Le genre introverti? Taciturne?
- Léon: Rendez-moi mon livre, à la fin.
- Malou: Mais prenez-le!
- Léon: Je vais vous dire: il y a un certain genre de femme dont je n'ai strictement rien à faire.
- Malou: C'est comme moi. Ne faites pas cette tête là! Les hommes, à l'époque d'aujourd'hui, sont carrément aveugles, quand il s'agit des femmes. Quelque part, ça tient à leur misère sexuelle à tous.

- Léon: C'est le genre de discussion que je refuse d'engager.
- Malou: Ne soyez donc pas aussi coincé! Ce sont précisément les discussions les plus passionnantes. Il y a des gens qui payent des fortunes pour avoir le droit de parler de ces choses avec quelqu'un.
- Léon: Je ne fais pas partie de cette catégorie.
- Malou: (se mouchant à nouveau) Peut-être que vous êtes encore trop jeune. Mais ça viendra. (Sarcastique) C'était un moment bien agréable.
- Léon: Cette fois, ça suffit, vraiment.
- Malou: Il y a chez vous une sorte de fraîcheur qui me plaît. Votre façon de me regarder, là, avec cet air de pitié. J'en suis toute retournée. C'est votre tactique pour séduire?
- Léon: (jouant la comédie) Oui, c'est comme ça que je les tombe toutes l'une après l'autre.
- Malou: Formidable. C'est aussi une sorte de désir que j'ai en moi. Une fièvre d'amazone, un instinct de chasseur femelle, ou quelque chose de ce genre. Et pour finir je vous hache menu, vous autres hommes, et vous finissez en pâtée dans l'écuelle de mes dogues sanguinaires. (Un temps.) Des lunettes vous iraient bien, de ces lunettes d'intellectuel, à monture d'écaille.
- Léon: (mettant ses lunettes) Il y a des circonstances où je m'en passe. (Un temps.) Vous n'avez pas besoin d'un chien. Vous avez besoin d'un homme. D'un homme qui soit assorti avec vous.
- Malou: Un homme comme vous? Non, non. Vous pouvez me croire, plaisanterie mise à part. Quoi qu'il arrive, jamais je ne prendrai un chien. Jamais! (Un temps.) Et, donc, vous ne me trouvez pas attirante du tout. Je suis trop vieille pour vous?
- Léon: Exact.

- Malou: Une vieille peau?
- Léon: Je n'ai pas dit ça.
- Malou: (riant) Ne faites pas cette tête là! J'ai une prédilection pour les hommes jeunes, quand la chair est encore bien fraîche et tendre.
- Léon: Et les boutons encore bien juteux.
- Malou: (avec un rire très spécial) Enfin un effort pour être drôle. Vous êtes une véritable fine gueule.
- Léon: Je suis végétarien.
- Malou: Il ne manquait plus que ça. (Elle soupire.) Ce qui fait que je vous importune terriblement.
- Léon: Exact. Vous êtes passablement culottée.
- Malou: Et par-dessus le marché, vous me trouvez vieille. (Un temps.) Et moi je pense que vous êtes le plus rasoir des petits prétentieux qui traînent dans ces jardins.
- Léon: Je suis en train de lire.
- Malou: Au fait, pourquoi ne vous asseyez-vous pas dehors, dans le parc?
- Léon: Parce qu'ici, dans l'orangerie, je me concentre mieux.
- Malou: (le singeant) Parce qu'ici il se "concentre" mieux.
- Léon: (après un temps) Et pourquoi n'allez-vous pas draguer un homme dans le parc?
- Malou: Un homme? Vous avez dit un homme? (Un temps.) Le chasseur et sa proie. Compte tenu de la situation financière du chasseur et du charme érotique de la victime. Je veux parler de la variante typiquement masculine. C'est bien ainsi que fonctionnent généralement les amours marquées par une "certaine" différence d'âge, n'est-ce pas?
- Léon: Et la variante typiquement féminine?
- Malou: Elle est plus sincère, toujours.

- Léon: Voyez-vous ça. (Un temps.) A en juger par votre collier, vous ne devez pas être à la tête d'une grosse fortune. Ce sont des dents de chien?
- Malou: Ecoutez-moi un peu le petit serpent! (Elle rit.) Exact. Disons que je suis à la tête d'une richesse toute intéressante. Plus je vieillis, plus je suis riche: d'expérience.
- Léon: Je comprends.
- Malou: C'est drôle, nous nous comprenons déjà assez bien, vous ne trouvez pas?
- Léon: Ça va. Je suis toujours gêné de voir des femmes mûres, face à des hommes jeunes, faire la roue avec des débilités intellectuelles, quoi.
- Malou: Drôlement misogyne, , ce que vous sortez là. Vous déraisonnez un peu, ou quoi?
- Léon: C'est idiot.
- Malou: L'amour, l'amour seul rend idiot. Vous êtes d'un démodé, que c'en est rafraîchissant. Dites-moi, quels charmes doit-elle donc avoir, votre femme idéale? Doit-elle déperir à force de vous aimer sans espoir? Doit-elle se ronger intérieurement pour vous, se déchirer en morceaux?
- Léon: Délicieux, ce moment que j'ai passé avec vous. J'ai malheureusement un rendez-vous et je ne voudrais pas arriver en retard...
- Malou: Vous partez déjà?
- Léon: Oui, hélas... (Il lui tend la main.) Au revoir.
- Malou: Ah, mon Dieu, je vais donc devoir vous exiler au royaume de mes créatures fantasmagiques.
- Léon: Ah non, pas ça, je vous prie.
- Malou: Qu'est-ce que ça veut dire? (Dédaigneuse) Pour les jeunes gens, fantôme équivaut à cochonnerie, tout de suite.

Et une fois au lit, ils bavassent de préférence sur l'éthique et la morale.

Léon: Là, je ne saurais vous dire.

Malou: A l'âge mûr, ça leur passe.

Léon: O.K. Alors il faudra bien encore quinze ans pour que je sois propre à la consommation, de votre point de vue.

Malou: Qui sait? Aujourd'hui, on assiste à des évolutions fulgurantes, dans tous les domaines. Le bourgeon et la feuille d'automne ne sont pas si éloignés l'un de l'autre.

Léon: Qu'est-ce que c'est que ces élucubrations débiles? Tout ça, c'est de la frime! (Il porte la main à sa tête et dit à part lui:) Pourquoi ai-je brusquement mal à la tête. Ça ne m'arrive jamais.

Malou: C'est pénible? C'est le vent du sud?

Léon: Une fois pour toutes, taisez-vous, maintenant. Ce sacré mal de tête est vraiment désagréable.

Malou: Vous voulez une aspirine? (Elle farfouille dans son sac.) Essayez de penser à autre chose. A la beauté de la vie, à l'amour... Tenez, prenez ça. (Un temps, puis à voix plus basse:) Lorsqu'on veut aimer, il faut bien connaître les délais du coeur. C'est joliment dit, non? C'est de moi.

Léon: Avec ce stupide mal de tête, je suis complètement abruti.

Malou: Météo anormale. Pourquoi ne pas prendre une aspirine?

Léon: Je ne supporte pas ce truc. J'y suis allergique. Savoir d'où ça vient, c'est idiot.

Malou: C'est désagréable. Qu'allons-nous faire? Donnez-moi votre main. (Elle lui prend la main et la presse contre son sein.) A quoi bon avoir un coeur, s'il n'est pas habité de sentiments palpitants? Vous êtes si jeune, et déjà vous avez quelque chose d'embourgeoisé. Prenez garde de

ne pas devenir un de ces types qui se résignent à l'échec. Ça ne va toujours pas mieux?

Léon: (Un temps.) Si, maintenant ça va un petit peu mieux.

Malou: Vous voyez.

Léon: La douleur s'atténue.

Malou: Bien sûr qu'il y a toujours des déceptions. Mais des déceptions, qu'est-ce que ça prouve?

Léon: Est-ce que vous ne pourriez pas un peu la boucler?

Malou: Bon, bon. (Un temps.) Je suis sûre que vous n'avez encore jamais perdu la tête à cause d'une femme! Je me trompe?

Léon: Evidemment! Où voulez-vous en venir? (Il se frotte les tempes.) Et vous?

Malou: A cause d'un homme? Attendez voir. Vous voulez dire perdre vraiment la tête? La première fois, j'avais tout juste dix-sept ans. Et la seconde fois, j'en avais peut-être vingt, à peu près. Et puis ensuite, je n'ai pas arrêté, à des intervalles plus courts. (Un temps.) Est-ce que j'ai l'air d'une solitaire?

Léon: Je ne sais pas.

Malou: Chez vous autres hommes, la solitude se voit tout de suite.

Léon: Elle se manifeste autrement chez les femmes?

Malou: Oui, autrement. Et vous, vous êtes malheureux. C'est évident.

Léon: (sèchement) Je ne vois absolument pas en quoi ça vous regarde. (Un temps.)

Malou: Et il doit vous falloir une femme qui vous baise les pieds matin et soir, et une mère qui vous téléphone tous les samedis.

Léon: Non. Je suis un enfant trouvé.

- Malou: Fantasma typique! Vous faites partie de ces gens qui passent leur temps à analyser leur marasme au lieu de faire quelque chose pour en sortir. Essayez donc, pour une fois. Faites ma conquête. Il vous reste encore trois minutes.
- Léon: (embarrassé) Lorsqu'une femme dit à un homme qu'elle voudrait qu'il fasse sa conquête en trois minutes, c'est qu'elle veut juste se moquer de lui.
- Malou: A l'époque de l'accélération universelle, tout est possible, y compris en matière d'érotisme. Ou bien vous foncez, ou bien vous laissez tomber.
- Léon: Je crois que je laisse tomber. (Un temps.) Je suis convaincu d'avance qu'à vos yeux je ne fais pas le poids.
- Malou: C'est passé, ce mal de tête? (Un temps.) J'ai bien l'impression que j'ai gâché ma dernière chance, avec vous. Mais vous êtes joliment névrosé. Non?
- Léon: Désolé, l'article que vous cherchez n'est pas au catalogue.
- Malou: Vous avez un problème, je le vois bien. (Un temps.) Il s'agit d'impuissance?
- Léon: Dites donc!
- Malou: Si ça se trouve, il suffirait du bon médicament. De la pillule adéquate..
- Léon: Vous pensez sans doute au ginseng. Mais je puis vous rassurer.
- Malou: Et puis vous devriez cesser de prendre ce ton pleurnichard. L'amour, voilà le médicament qu'il vous faut.
- Léon: Il y avait longtemps que je n'avais pas entendu débiter autant de sottises. On se croirait à la télé.
- Malou: Ne répondez pas à côté.
- Léon: Pourquoi n'allez-vous pas dans le parc? C'est plein d'hommes seuls, là-bas. Cherchez et vous trouverez.

- Malou: Qu'est-ce que vous me chantez là? (Un temps.) Vous devriez vous faire soigner.
- Léon: (criant presque) Je n'ai pas besoin de médicament! (Il extrait un chewing-gum de la poche de son pantalon.)
- Malou: Il faut imaginer ça comme un gant qu'on retourne... Des problèmes avec votre mère?
- Léon: Vous en voulez un?
- Malou: Mon truc, c'est le chewing-gum sans sucre.
- Léon: (se fourrant le chewing-gum dans la bouche) A cause des caries et tout ça?
- Malou: Vous parlez, parlez, et ça ne fait que des bulles. Soyez donc un peu honnête avec vous-même. (Elle baille.) Le monde est de plus en plus compliqué. (Un temps.) Je suis heureuse de vous avoir rencontré. Oui. Il va falloir que je m'en aille. Quelle heure est-il donc? Quel ennui! Voilà que j'ai un petit accès de migraine. Là.
- Léon: C'est sûrement ce temps.
- Malou: Pourquoi faut-il maintenant que j'aie ce stupide mal de tête? (Elle se masse les tempes.) Un merveilleux après-midi d'automne. Vous venez souvent vous asseoir ici?
- Léon: Très rarement.
- Malou: L'air est beaucoup trop étouffant, dans cette orangerie. Et puis tous ces pesticides qu'on y vaporise. Pourquoi n'allez-vous pas vous asseoir dans le parc? (Elle gémit.) Ma tête.
- Léon: Je voulais lire en toute tranquillité. Et mon livre, où l'avez-vous mis?
- Malou: En toute tranquillité, ça n'existe pas.
- Léon: Je me plais bien, ici. C'est agréable, de profiter de cette chaleur tout en étant loin de tout. Par beau temps, il n'y a généralement personne.

- Malou: Profiter? Vous êtes un vrai petit-bourgeois. (Elle se tient la tête.) Je suis heureuse de ne pas vous avoir fait partir. (Elle se masse les tempes.)
- Léon: Qu'est-ce qui vous fait dire ça?
- Malou: Ma tête. (Calmement:) Je veux dire, en vous assommant de mon bavardage, alors que vous ne me connaissez ni d'Eve ni d'Adam. J'aurais pu être je ne sais qui d'autre.
- Léon: (Long silence.) Exact. Vous auriez pu être je ne sais qui d'autre.
- Malou: Mais ce n'est pas le cas. Ne soyez pas aussi soupçonneux. (Un temps.) Avec vous, on parle, on parle, et on tourne en rond. J'en ai le vertige.
- Léon: (avec sollicitude) Et ce mal de tête?
- Malou: Je le sens toujours. Il empire. Donnez-moi votre main. (Elle lui prend la main. Un temps.) Ah, ça fait du bien. Ça passe un peu.
- Léon: Ça va mieux, vraiment?
- Malou: Oui, ça passe. Ça va passer. Serrez plus fort. Ah, ça passe. Voilà, c'est fini.
- Léon: Plus rien? (Il retire sa main.)
- Malou: Envolé! Vous êtes un ange. Epouvantable, ces maux de tête. Vous connaissez Edgar Poe? Une de ses histoires parle bien de ce maelstrom, de ce tourbillon qui aspire tout. Ces maux de tête, c'est pareil. Ils engloutissent toute pensée. (Un temps.) Dieu merci, c'est passé. (Elle regarde Léon d'un air étrange.) J'avoue finalement - pardon - que j'ai envie que vous fassiez ma conquête, là, maintenant.
- Léon: Quoi?
- Malou: Vous pourriez tout de même vous donner un petit peu

de peine. Il vous manque la note érotique.

Léon: (calmement) Est-ce que je peux vous poser une question?

Malou: Cela ne va faire que compliquer les choses, mais allez-y. (Un temps.)

Léon: Maintenant, j'ai oublié.

Malou: Bon, alors pas de questions. Choisissons le bon alcool, et le grand frisson. (Un temps.)

Léon: Je sais que vous me trouvez très jeune.

Malou: Vous vous perdez, à force d'étudier des choses, et vous sombrez dans le mal de vivre. Il y a des idées dont on ne se remet pas. Les idées ressemblent aux tentacules des poulpes. Vous savez, lorsqu'ils vous palpent, leurs bras grossissent, et pour finir leurs ventouses ne vous lâchent plus. (Elle a posé le bras sur son épaule.) Mais nous, heureusement, nous sommes des gens lucides. Vous et moi. On est affranchis. Non?

Léon: Vous pensez? C'est plutôt dangereux! Vous aimez passer à l'attaque, on dirait. Cela ne vous ferait rien, de faire reculer votre pieuvre? (Il repousse son bras.) Merci.

Malou: Les êtres humains que nous sommes se préservent des souris, des êtres humains, à coup de mort-aux-rats et de bombes atomiques... La réalité va et vient. Nous en avons besoin comme d'un fantôme. Elle croit comme une plante, et puis elle pourrit. Et de là viennent les effractions psychiques.

Léon: Voilà qui vole haut! Rien n'échappe à votre perspicacité. C'est quelque chose!

Malou: C'est épouvantable, cette façon que vous avez de vous tripoter dans tous les sens. Vous ne savez pas vous-même à quoi vous voulez vous raccrocher. Et vous ne voulez pas prendre de risques. Je me trompe?

Léon: Je voulais juste passer une petite heure dans un coin tranquille, et lire. J'ai l'impression que c'est raté.

- Malou: (précipitamment) Les fantômes humains sont des tentacules auxquels on peut toujours redonner vie. Ce sont des algues cérébrales... Le cerveau est un crachoir cosmique. Vous comprenez ça? Non? Tout être normal se concentre sur la prétendue normalité, parce qu'elle se laisse réduire à la pire banalité. Les fantômes, on peut se les représenter comme de petites îles. Extrêmement diverses. Certaines sont hostiles, avec des falaises abruptes, d'autres tout à fait plaisantes, avec des plages de sable fin. (Elle veut lui arranger son col, il repousse sa main.) La prétendue normalité se laisse réduire à des dimensions de plus en plus petites, et pour finir nous en somme arrivés à la fission nucléaire. C'est la mort qui régit le monde.
- Léon: Cette histoire effarante a de quoi vous donner froid dans le dos.
- Malou: Inutile d'avoir peur. Je suis près de vous. (Elle a de nouveau mis son bras sur son épaule.)
- Léon: C'est inclus dans le service?
- Malou: Alors là, excusez, mais c'est bien la chose la plus naturelle du monde. Le ciel est bleu, les oiseaux chantent. Tandis que vous, vous n'êtes qu'un tas de problèmes. Une aubaine, il n'y a pas à dire.
- Léon: (en rogne) Et alors? Vous croyez que je trouve tout beau et merveilleux? Aujourd'hui, même le soleil est dégueulasse, avec l'histoire de la couche d'ozone et tout ça.
- Malou: (Un temps. Elle joue, debout un pied sur le banc.) Je suis la baronne de Sainte-Fringale, avec ses orgies morbides, avec son sale petit roquet pisseux, ça c'est vous, mon jeune monsieur, minable corniaud qui voudrait bien, mais non. Je vous tiens solidement en laisse, de ma main de velours. (Elle lui caresse la tête.) Je me pique à vos piquants de porc-épic dressés tout droit comme des antennes. Regardez, voilà que le sang rouge grenadine se met à goutter sur la chair marmoréenne de ma blanche main. J'ai compris, vous avez peur de moi. Mes dents sont faites pour se refermer sur la chair des

hommes. Je veux mordre dans vos lèvres. Vous avez vu mes petits boutons de fièvre? Non, ce n'est pas immuno-dépressif, c'est juste la fièvre.

Léon: Je voulais juste m'asseoir au soleil pendant une petite heure. Et vous, avec votre bavardage, vous essayez de m'entraîner dans quelque chose. Un mot de plus et je deviens fou.

Malou: Mais, mais... Pourquoi vous mettre dans cet état? C'est épouvantable, cette façon que vous avez de pontifier pour réformer la vie. Oui, oui, vous ne m'écoutez plus. (Elle baille.) Vous avez peur de moi? (Un temps.) Si ça se trouve, je me suis échappée d'un asile. Nymphomane. (Elle baille.) Bouh, que je suis fatiguée. C'est ce vent du sud, peut-être. (Elle baille.) Les jeunes gens d'aujourd'hui sont si affreusement conservateurs!

Léon: Ne baillez pas comme ça! Vous me donnez sommeil! (C'est contagieux: il baille aussi.) Qui êtes-vous donc?

Malou: Le dieu qui a créé ce monde devait bailler d'ennui. Aucun dieu de moi connu ne voudrait nous avoir fait cadeau d'un monde pareil.

Léon: De temps à autre, la vie me plaît bien.

Malou: Quoi?! Allons, arrêtez! (Un temps.) Je suis simplement une femme qui voudrait qu'on la prenne. (Elle s'allonge sur le banc et pose la tête sur les genoux de Léon.) Une déesse.

Léon: (embarrassé) Vous ne voulez pas plutôt qu'on aille se promener?

Malou: Je comprends. (Un temps.)

Léon: En fait, vous ne voulez pas du tout qu'on fasse votre conquête. Vous voulez seulement être choyée. Les déesses sont très gâtées.

Malou: Peut-être avez-vous raison. Les traits de caractères des hommes ne sont d'ailleurs qu'une espèce de collection de petites plantes fanées. Avec ce beau temps, je suis toute ensommeillée. (Elle baille.) Je ne vais pas tarder à m'endormir.

- Léon: Non, je vous en prie.
- Malou: Si j'ai bien compris, vous voudriez être aimé; pas par moi, naturellement. Vous cherchez en quelque sorte l'amour parfait avec une femme jeune qu'il ne vous reste plus qu'à trouver.
- Léon: Comprends pas.
- Malou: (se redressant, aigre) Non, vous ne comprenez rien du tout. Les hommes sont trop bêtes! On peut creuser aussi longtemps qu'on veut, il ne jaillit pas d'amour, pas de lait ni de miel... Vous vous prenez pour le dernier figurant sur la scène de l'amour, voilà pourquoi vous me détestez.
- Léon: Non, je ne vous trouve pas si mal.
- Malou: Prenez-moi dans vos bras.
- Léon: Disons les choses autrement... Vous êtes très gentille.
- Malou: Serrez-moi fort.
- Léon: Ma génération a grandi avec le sida. Vous trouvez ça drôle?
- Malou: Non, je ne trouve pas ça drôle. (Un temps.) Serrez-moi plus fort.
- Léon: Ça suffit, maintenant, arrêtez ce cinéma.
- Malou: Vous me faites mal en parlant ainsi.
- Léon: Je ne peux pas, pas comme ça.
- Malou: C'est exprès que vous jouez avec mes nerfs?
- Léon: (excédé) Ecoutez, je ne peux pas comme ça.
- Malou: Si vous êtes impuissant, prenez donc les protéines qu'il faut.
- Léon: (criant) Je ne suis pas impuissant!
- Malou: (jouant le soulagement) Me voilà relativement rassurée.

L'amour! Quel cliché irrationnel! Lorsqu'un homme jeune affirme n'être pas impuissant, on peut espérer qu'il ait aussi de l'initiative. Un tel homme ne joue pas avec la chance, il l'exploite, il va droit au but, crac! (Elle l'embrasse. Bien longuement. Il est sidéré.) C'était bien. Comme une tenture de velours ancien qui s'ouvrirait d'elle-même.

Léon: (se levant) Merci pour tout, mais maintenant j'en ai vraiment ras le bol.

Malou: (se levant et lui flanquant une gifle) Petit salaud, macho dégueulasse, petit escroc minable! Profiteur! Ridicule petite merde, vous...

Léon: (se rasseyant, désespéré) Je ne veux plus.

Malou: Excusez-moi.

Léon: (au bord des larmes) Vous me tuez.

Malou: Peut-être que c'était trop tôt. En amour, il y a toujours de ces petits chocs en retour. Cela fait partie de l'ensemble. -Un temps.) Mon Dieu, c'est épouvantable, avec vous. Faut-il que vous soyez terriblement seul, privé d'amour.

Léon: Le mot "amour", vous feriez mieux de ne pas l'employer. Vous êtes beaucoup trop raffinée. (Il s'essuie la bouche.) Vous avez la lèvre trop gourmande. On dit comme ça?

Malou: Ah. (Long silence.) Je suis désolée. Je ne voulais pas ça. Je ne pensais pas que vous étiez aussi fragile. (Un temps.) Je n'ai jamais cru être une femme irrésistible. J'ai beau m'habiller du mieux que je peux, je n'attire tout de même pas les hommes... Et, apparemment, je ne sais pas embrasser non plus.

Léon: On ne peut vraiment pas dire que vous ayez un chic fou. (Il lui montre du doigt son chemisier.) Qu'est-ce que c'est que ces taches?

Malou: (criant) Espèce de petit bourgeois minable! (Baissant la voix:) Je vais foncer jusqu'au premier bistrot et

me soûler la gueule. (Un temps.) Vous pouvez venir, si vous voulez.

Léon: Sans façon, merci.

Malou: (enlevant la tache du bout de l'ongle) Une crotte de pigeon, ça porte bonheur. (Elle se lève.) Alors, vous venez? Il faut que je parte.

Léon: (restant assis) Non, merci.

Malou: Vous ne pourriez pas un peu laisser de côté tous vos problèmes? Tout ce cinéma oedipien, etc..., le désir de coucher avec la mère. Est-ce que vous avez aussi eu envie de tuer votre père?

Léon: Je vous l'ai dit: je suis un enfant trouvé.

Malou: Ça vous ressemble. Un petit Moïse. (Un temps.) Bon, je vous laisse. C'est fini, entre nous. Au revoir. (Elle s'en va.)

Léon: (restant assis) Adieu! Ouf! (Long silence. Il se tient la tête.) Autant s'asseoir dans une fourmilière. (Il feuillette son livre et lit.) J'en suis encore tout étourdi. Je crois qu'elle est cinglée. Jamais je n'avais rencontré une folle pareille. Une naïveté épouvantable, aussi nature qu'un lac de montagne qui serait radioactif. (Il se lève, ramasse le journal et s'en va. L'attrape-coeur reste posé sur le banc vide.)

DEUXIEMEMENT

L'Individu, jusque là caché derrière un palmier et des plantes tropicales, apparaît avec, à la main, un grand fuchsia. Debout derrière le banc, l'Individu souffle sur la plante de sorte que toutes ses fleurs vont se poser sur le banc comme autant de petits parachutes. L'Individu a un sourire ambigu et disparaît.

Peu après survient Malou. Elle porte à présent des lunettes de soleil. Elle regarde de tous les côtés, s'assied sur le banc, prend le livre oublié et le feuillette. Elle souffle sur les petits parachutes pour les faire tomber, regarde encore autour

d'elle, lit un peu. Elle est nerveuse. Au bout de quelques instants, Léon réapparaît avec le journal. Il va vers le banc et reste planté devant.

- Léon: Mon livre.
- Malou: Vous l'avez laissé là.
- Léon: Je croyais que vous vouliez aller vous souler.
- Malou: J'ai changé d'avis.
- Léon: Alors vous n'êtes pas tellement déraisonnable.
- Malou: C'est bien que vous voyiez les choses ainsi. Excusez-moi d'avoir été aussi bêtement sentimentale, tout à l'heure.
- Léon: C'est déjà oublié.
- Malou: Peut-être que je suis vieux genre.
- Léon: (prenant son livre) Bon, eh bien...
- Malou: Ça n'a pas dû être très amusant pour vous de m'écouter parler. Vous avez le droit de m'interrompre quand vous voulez.
- Léon: (absent) Non, non, allez-y.
- Malou: Il y a cette variété d'ennui que tu n'oublies pas, qui te colle à la peau comme un chewing-gum sous une chausure.
- Léon: Pourquoi m'avez-vous pris la main, tout à l'heure, quand j'ai eu mal à la tête?
- Malou: Pris la main? Embrassez-moi, s'il vous plaît, et je vous le dirai.
- Léon: Franchement, j'aimerais autant ne pas vous embrasser. Avec vous, j'ai le sentiment que ça va tout de suite déboucher sur la catastrophe.
- Malou: Le baiser de tout à l'heure n'était pas si mal, pour un début.
- Léon: Embrasser et se faire embrasser, ce n'est pas pareil.

- Malou: Vous avez le droit de m'embrasser quand et où ça vous prendra, je vous jure que la catastrophe sera d'ampleur limitée.
- Léon: (compliquant les choses) Vous autres femmes, vous ressentez tout cela très différemment. Ne serait-ce que du point de vue biologique, déjà. Les élans et tous les efforts, je veux dire. Cette façon de planer et de retomber. (Il s'assoit.) Jamais une femme n'a été capable de vraiment m'expliquer comment elle se représentait l'amour. Ça me fait tout drôle, quand j'y songe.
- Malou: Mon Dieu, que vous êtes jeune. (Un temps.) On va se promener? Je vous expliquerai tout ça.
- Léon: Je ne sais pas.
- Malou: Terrible. (Elle réfléchit.) Je suis à cent pour cent pour l'amour. Mais tout aussi bien également pour le péché. (Elle baille.) Et à d'autres moments encore, tout d'un coup, l'amour vertueux me plaît bien. C'est un peu schizophrène, je sais. Oh, et puis d'une façon générale je trouve tout si affreusement banal. (Elle pleure.) En fait, les jeunes gens m'ennuient, mais en même temps je trouve que c'est ce qu'ils ont de bien. Cet ennui suave et vénéneux. (Un temps.) Mon problème fondamental, c'est que, quand j'ai fait la conquête d'un jeune amant, le temps me manque pour garder ma proie.
- Léon: Mais comment ça?
- Malou: (criant presque) Vous êtes un stupide petit bourgeois qui ne peut pas comprendre ça.
- Léon: J'en encore dit ce qu'il ne fallait pas.
- Malou: Mais je vous aime déjà un peu, d'une façon pas convenable
- Léon: Attendez, j'ai un kleenex. (Il fouille dans sa poche.)
- Malou: Je sais bien qu'il faudrait prendre son temps, avec ses sentiments, seulement on veut forcer les choses, et il

faut que les choses ne traînent pas, comme au cinéma. (Elle prend du bout des doigts le mouchoir en papier tout froissé que lui a donné Léon, et le laisse tomber.) L'impatience n'est pas l'apanage de la jeunesse. (Un temps.)

- Léon: Tout le monde finit par rester accroché dans ces broussailles, et personne n'y retrouve plus son chemin.
- Malou: (enrhumée) Enfin un peu d'autocritique. Mais je parie que c'est juste pour me faire plaisir.
- Léon: Je ne suis pas si roublard.
- Malou: Vrai? (Un temps.)
- Léon: Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai brusquement mal à la tête.
- Malou: Très mal?
- Léon: C'est insupportable. (Il se masse les tempes.)
- Malou: Je connais bien ça. Comme si on avait des cornes qui voulaient vous sortir de la tête. Hein?
- Léon: Silence!
- Malou: Je ne dis plus rien.
- Léon: C'est à devenir fou. Jamais je n'ai eu de pareils maux de tête.
- Malou: Je connais le supplice. Comme une pleine valise de mal de tête dans le crâne. (Un temps.) Pourquoi ne prenez-vous pas une aspirine?
- Léon: Merde! qu'est-ce qu'elle a, ma saloperie de tête? Cette foutue douleur, c'est comme une perceuse, c'est pas tenable. Aïe!
- Malou: Qu'est-ce qui vous arrive?
- Léon: Je n'en peux plus. (Un temps.) Je n'en peux vraiment plus. Pas une seconde de plus. Mais fichez le camp, enfin! Oh, ma tête! Je n'y tiens plus.

- Malou: Mais enfin, prenez donc une aspirine! (Elle fouille dans son sac, trouve un mouchoir.) Je ne trouve plus ces cachets. (Un temps.) Est-ce qu'en ce moment vous avez un chagrin d'amour?
- Léon: En ce moment, j'ai un affreux mal de tête.
- Malou: Je pense que vous avez en ce moment un affreux chagrin d'amour.
- Léon: Maintenant taisez-vous, je vous en prie. (Il se masse les tempes.)
- Malou: Est-ce que d'ailleurs vous avez une petite amie?
- Léon: (se massant toujours) Je n'ai pas besoin d'une femme. En tous cas pas pour le moment. (Un temps.) Ouïe, ma tête.
- Malou: Vous ne vous sentez pas seul?
- Léon: Non! J'ai décidé de ne plus tomber amoureux.
- Malou: Vous ne faites que vous cramponner aux mensonges que vous vous racontez à vous-même. D'où ces discours larmoyants. Avouez que vous vous sentez seul!
- Léon: Je n'ai aucun besoin qu'une femme m'apporte la délivrance. Merci. (Un temps.)
- Malou: Et ce mal de tête?
- Léon: (se massant encore) Ça va mieux.
- Malou: Pour cette fois, vous avez eu de la chance. (Un temps.)
- Léon: Le mal de tête est passé. (Il fait claquer ses doigts.) Comme par magie.
- Malou: Tant mieux pour vous! (Un temps.) C'est moi, maintenant, qui ai des palpitations.
- Léon: Un vrai pincement au coeur? Moi aussi, j'ai un petit ennui au coeur. Cela fait déjà le troisième médecin que je vais voir pour ça. Chaque fois qu'il y a le vent du Sud, j'ai ma pompe qui se détraque: ça fait tcha-pouf, tcha-pouf, tcha-boum. C'est pire que désagréable. C'est carrément angoissant.

- Malou: Y a-t-il des effets secondaires au niveau de la sexualité? C'est dangereux. Adorno, par exemple, y est resté en plein milieu. (Un temps.) C'était bien Adorno, l'infarctus? Avec une étudiante.
- Léon: Arrêtez, avec vos stupides histoires de coeur.
- Malou: Ah, tiens...
- Léon: Nous devrions cesser de parler de l'amour. Cela vous met la tête à l'envers. (Un temps. Léon prend le journal et le feuillette avec ennui.) Vous avez vu, ce cyclone Charlie, qui est en train de dévaster les Caraïbes?
- Malou: Est-ce que vous avez l'intention de parler avec moi de l'effet de serre, maintenant?
- Léon: La forêt tropicale, dans son sillage, est ravagée, des villes sont détruites, des îles entières. Je me demande qui baptise ces tempêtes. Mon père aussi s'appelait Charlie. Enfin bon, ce vieux Charles est mort voilà déjà trois ans. Prof d'éducation physique. Dépressif. Il s'est suicidé.
- Malou: Je croyais que vous étiez un enfant trouvé. Espèce d'hypocrite. Prenez garde: à force de mentir, on n'a plus de visage. (Un temps.) Alors, comme ça, voilà que vous vous décidez à foncer. Comme un ouragan. Je sais ce que vous êtes en train de penser.
- Léon: Tout juste. Nous devrions parler d'autre chose.
- Malou: De la mort? C'est toujours le même problème. Baiser et mourir, ça va ensemble. Ça se mélange jusqu'à ne faire plus qu'un. (Un temps.) C'est comme avec ce typhon. Ce qui se passe dans les profondeurs de l'écorce terrestre, on ne s'en aperçoit pas, nous autres. Jusqu'au jour où brusquement la grande faille est béante tout au fond de nous. Alors tout notre magma psychique se met à gicler en bouillonnant. (Un temps.) Vous ne m'écoutez même pas.
- Léon: (absent) J'entends le son de vos paroles. Glouglou, blou-blou. Je les connais, ces catastrophes.

- Malou: Vous êtes beaucoup trop mou pour votre âge. Les femmes, il faut les embrasser le plus vite possible. Plus vite un homme embrasse une femme, plus vite elle s'habitue à sa mauvaise haleine. Pourquoi ne m'embrassez-vous pas, enfin?
- Léon: Il faut?
- Malou: Je n'ai rien remarqué. De fait, vous avez de très mauvaises dents. C'est pour ça que vous ne voulez pas m'embrasser? (Un temps.) Alors embrassez-moi, enfin! (Elle l'embrasse. Un très long baiser.) Vous n'êtes pas si maladroit que ça. Il vous manque un peu d'entraînement, c'est tout. On y arrivera, vous allez voir.
- Léon: Je ne ressens rien, avec vous.
- Malou: Ça ne fait rien. Vous êtes encore beaucoup trop tendu, mais ça va venir. (Rire mauvais.) Attendez voir..., ça fait bien trois semaines... que je n'avais plus embrassé... (Elle cherche dans son sac et en extrait un paquet de cigarettes.)
- Léon: J'aurais cru que ça faisait au moins trois mois que vous n'aviez pas embrassé un homme.
- Malou: Quelle idée! Non, ça ferait un peu trop long. (Elle soupire.) C'est tout de même beau, ici, non? Ces palmiers, et ces légumes exotiques... Dehors, dans le parc, tout est tellement banal. J'ai horreur de cette ambiance d'automne, de toutes ces feuilles qui tombent. Vous ne fumez pas?
- Léon: Non, merci.
- Malou: (allumant une cigarette) Moi non plus, je ne fume plus. Ou alors exceptionnellement, juste une. En vingt-cinq ans, j'ai bien dû me mettre à peu près une tonne de goudron dans les poumons... Ce qui fait que, le matin, j'ai une voix comme celle de Tom Waits. (Elle rit.) Il y a des moments où j'ai mal partout, aux pieds, au dos, aux poumons. Deux à trois paquets par jour, et sans filtre à l'époque. C'est surtout les poumons qui en ont pris un coup.
- Léon: Vous cherchez à m'impressionner?

- Malou: Oui. (Un temps.) Je suis dès maintenant jalouse de la prochaine femme qui vous embrassera. Vous êtes la victime idéale, comme on n'en trouve pas souvent. (Elle avale un cachet.)
- Léon: Encore!
- Malou: Justement pour ça. Contre ça. Il y a ce vent du Sud, aujourd'hui.
- Léon: Bon, eh bien... J'ai été ravi...
- Malou: Je ne vais pas vous laisser partir avant de savoir votre nom.
- Léon: Léon.
- Malou: C'est un beau prénom, mais il ne vous va pas du tout, vous faites trop timide. Léon, ça fait catholique. Léon le lion. Il est probable que les Léons étaient tous martyrs dans l'âme, des emmerdeurs qui ne demandaient qu'à descendre dans la fosse aux lions. Je m'appelle Malou. C'est l'abréviation de Marie-Louise. Je suis allergique à mon prénom. Restez encore un petit moment. (Un temps.) Je tremble. Vous voyez? Si vous partez, je vais avoir une crise.
- Léon: Une crise?
- Malou: (calme) Le soleil est si gentil avec nous. Les dernières journées chaudes de l'automne. Si seulement il n'y avait pas ce vent du Sud. Je suis si affreusement sensible aux changements de temps. (Elle lui tient la main.) Laissez donc tomber votre rendez-vous. (Un temps.) Ces brusques changements de temps, c'est un vrai supplice. Et je n'ai plus vingt ans. Restez.
- Léon: C'est malheureusement impossible. Maintenant, vous pourriez me lâcher la main.
- Malou: Vous avez la main très douce. (Un temps.) C'est ce vent chaud qui déboule des Alpes qui me rend à moitié folle de vous. Quand on voit les montagnes, ça me rend malade, je ne dors plus et je tombe amoureuse de jeunes gens.
- Léon: Je vois que les difficultés ne font que commencer.

- Malou: Vous aussi, vous réagissez au temps?
- Léon: Ce n'est pas drôle.
- Malou: Le temps ne vous fait rien? Par vent du Sud, moi je sens toujours la cicatrice de mon appendicite. C'est un baromètre infallible. Si ça fait mal, c'est que l'amour arrive. Vous voulez voir ma cicatrice?
- Léon: Malheureusement, je dois partir.
- Malou: Vous voyez! (Elle lui lâche la main.) Si ça ne tenait qu'à moi, il n'y aurait pas de difficultés, jamais! Mais après une telle conversation, vous ne pouvez pas me quitter comme ça.
- Léon: Et comment envisagez-vous de vous y opposer?
- Malou: M'y opposer? Il n'est pas question de ça. Je ne supporte tout simplement pas, psychiquement, que vous me quittiez.
- Léon: Vous allez donc me laisser partir.
- Malou: Evidemment. Jamais je n'ai obligé personne à faire quoi que ce soit contre son gré. (Un temps.) Je vous en prie, du fond du coeur: restez encore un petit moment.
- Léon: C'est bizarre. Voilà que j'ai de nouveau mal à la tête.
- Malou: Ah, oui? Vous ne voulez pas une aspirine, tout de même?
- Léon: Non.
- Malou: C'est bien ce que je dis: ce sacré vent du Sud.
- Léon: C'est pas possible! D'où est-ce que ça vient?
- Malou: Tout est sens dessus dessous. C'est le sirocco, qui fonce tel Hannibal par-dessus les Alpes. En redescendant, l'air sec se réchauffe atrocement, et il nous fait éclater le crâne.
- Léon: (se tenant la tête) Mais il y a de quoi devenir fou! Nom de Dieu! Ma tête!

- Malou: Et en plus, la couche d'ozone qui se troue. La croute céleste est toute bouffée. Et ça ne fait qu'empirer.
- Léon: (criant) Je sais!
- Malou: J'ai déjà eu deux accès de migraine cette semaine. Pourquoi ne prenez-vous pas d'aspirine? Il m'en reste encore deux cachets. (Un temps.) Cela ne va toujours pas mieux? Il y a des gens qui, par ce temps, ne pensent plus qu'à la mort. C'est drôle, non? Mais dites quelque chose! (Un temps.) C'est ce vent qui souffle du Sud et se force un passage au-dessus des masses d'air froid et puis se couche quasiment sur elles comme pour leur faire l'amour et s'enfonce dans la..., dans le... Voilà comment ça se passe, là-haut. Le vent d'aujourd'hui est très irritable. (Un temps.) Eh-oh!
- Léon: Mais taisez-vous donc un peu. Ma tête! Arrêtez! Ce blabla est intolérable. Ce flot de sottises, de platitudes, de comparaisons stupides. Tout ça était bel et bien calculé. Je n'ai jamais vu pareille machine à souffler de l'air chaud. Une vraie tache solaire, obsédante, atmosphère et stratosphère. Un paquet de nerfs en forme de mont Vénus. Ma tête! Elle va exploser! Et vous me traitez comme un chien. Vous ne cherchez qu'à décharger sur moi vos mauvaises vibrations. Vous m'avez jeté un sort. Vous avez le visage aussi dur que de la mauvaise porcelaine, je le casserai tout de suite si je ne me retenais pas. (Il essaie de la frapper, Malou se protège de ses bras. Léon se calme, et pleure doucement. Un temps.)
- Malou: Vous y allez fort! Je sais bien moi-même sur quel fumier s'engraissent mes propres vers.
- Léon: Vous êtes une sangsue.
- Malou: Je n'ai encore sucé personne, compris? Ça ne figure pas à mon répertoire.
- Léon: (criant) Vous me piétinez la cervelle avec vos talons

aiguilles. Aïe!

- Malou: Mais qu'est-ce qui se passe? Prenez un cachet! Je vous en prie! Je vous en supplie!
- Léon: Vous parlez comme ces furies modernes, dans les pièces de théâtre américaines.
- Malou: Que voulez-vous que je fasse? (Un temps.) Vous vous intéressez au théâtre?
- Léon: A l'hôpital, emmenez-moi tout de suite à l'hôpital avec votre voiture.
- Malou: Je n'ai pas de voiture! Comment voulez-vous que je vous emmène à l'hôpital?
- Léon: Je suis sûr que vous avez une voiture de sport.
- Malou: Ça va pas! Donnez-moi votre main, vite! peut-être que ça vous fera du bien! (Elle lui prend la main.)
- Léon: Aïe! Aïe! Vous êtes une meurtrière! Une parapsychologue! (Il cire.) Oh! Ma tête!
- Malou: Vous en faites, un cirque, on dirait que vous avez tué votre propre mère. (Un temps.) Rien ne me sera épargné. La vie ne me fait pas de cadeau. Voilà qu'il me faut ravalier toute cette merde. Donnez-moi la main. (Elle lui reprend la main, il la lui retire aussitôt.)
- Léon:(?) C'est une vraie honte, de débiter de pareilles sornettes féminines. On devrait pouvoir se perdre gaiement dans ses propres folies.
- Léon: Je suis un phoque qu'on écorche vivant.
- Malou: Vous exagérez, que c'en est honteux.
- Léon: Je vous revaudrai ça!
- Malou: (criant) Vous n'êtes pas bien! Ce n'est tout de même pas de ma faute si vous avez mal à la tête!
- Léon: Je vous hais! (Il crache.)

L'Individu se dissimile entre les plantes et le palmier. A l'aide d'une sarbacane, il souffle quelque chose dans l'oreille de Léon, et redisparaît aussitôt. Léon se gratte derrière l'oreille.

Malou: (parlant fort) Vous êtes impossible. Vous êtes un être dépourvu de la moindre sensibilité! Vous n'avez pas le droit... Pourquoi faudrait-il que le premier blanc-bec venu me dicte ma conduite. (Un temps.) Je m'aperçois que votre mal de tête n'est pas si terrible. Sinon vous ne pourriez pas hurler comme vous le faites.

Léon: (tout essoufflé) Pas si terrible? (On dirait qu'il se réveille d'un affreux cauchemar.) Effectivement. Voilà que les douleurs ont presque disparu, brusquement. (Il se gratte derrière l'oreille, se masse les tempes.)

Malou: Un ange d'innocence qu'on persécute!

Léon: (se tenant la tête) C'est pas croyable. Plus rien.

Malou: Tandis que moi, pauvre nouille, je m'enferme de plus en plus dans le piège gluant de l'amour. Je suis amoureuse et je n'en sors plus. (Un temps.)

Léon: Pft!... Plus rien.

Malou: Pourquoi a-t-il fallu que je vous rencontre. (Criant presque:) Décidez-vous enfin à faire quelque chose. Entrez en piste, effrayez-moi! Faites un grand pas dans la vie. Vous n'aurez plus alors ces yeux enfoncés et tout tristes. Buvez davantage. Devenez le Don Juan des verres pleins, jusqu'à ne plus pouvoir vous passer de leur rondeur lascive. Pour moi, bel inconnu, vous prendrez dix kilos. Cela vous fera du bien. Et, du coup, le smoking vous ira. Devenez un homme!

Léon: Je continue d'écouter. Je me demande pourquoi je suis encore assis là.

Malou: Soyez-moi reconnaissant. (Un temps.) Non, non! Voilà

que ça me reprend, cette, cette affreuse migraine. Je la sens venir. (Elle avale ses deux derniers cachets d'aspirine.) Je la sens. Dans quelques minutes, mon crâne sera une vraie machine infernale.

- Léon: C'est du cinéma. Arrêtez!
- Malou: Vous n'êtes qu'un phraseur infâme. Dans ce qui est vraiment privé et intime, jamais je n'ai fait du cinéma. Chez les névrosés masculins, le temps n'avance pas, ce petit filet visqueux, poisseux, mensonger. Un marécage qui fait ds bulles. Epouvantable. (Un temps.) Ah! Voilà les douleurs qui reviennent, par gros paquets! Tout se met à gonfler tout seul dans ma tête. (Un temps.) Vous songez seulement à me faire du mal! Aidez-moi donc!
- Léon: Vous aider? Vous n'êtes pas un peu folle! Je ne veux rien avoir à faire avec ces histoires. Bon, eh bien je vous souhaite toutes sortes de bonnes choses. (Il se lève.) Adieu.
- Malou: Je ne crois pas que vous soyez l'homme pour qui je traverserai à nouveau l'enfer. (Criant presque:) Vous ne pouvez pas me laisser seule dans cet état. (Elle tend la main vers lui.)
- Léon: (s'apprêtant à partir) Une tête aussi dérangée, jamais je n'avais vu ça. Mais il faut vraiment que je m'en aille, maintenant. Si vous voulez, je vous appelle un médecin des urgences, depuis une cabine.
- Malou: Ça ne servira à rien! Restez là jusqu'à ce que la crise soit passée. Donnez-moi votre main. Peut-être que ça va se calmer tout seul. Restez là. Moi aussi, je vous ai aidé! (Elle lui saisit la main.)
- Léon: Je ne sais pas.
- Malou: Je ne sais pas, je ne sais pas.
- Léon: O.K., encore cinq minutes. Lâchez ma main, je vous prie. (Il la retire.)
- Malou: (se tenant le front) Ma pauvre tête! Pour pouvoir mieux me comprendre, je me vide à l'intérieur, comme quand, dans mon enfance, j'avais le privilège de sucer l'os

du pot-au-feu. Oh! Ouïe! (Un temps.) Vous n'êtes au fond qu'un névrosé tout à fait banal.

- Léon: Je ne comprends rien à ce que vous racontez. Vous êtes vraiment cinglée. Vous n'avez jamais vu un psychiatre?
- Malou: Ah, quelle journée! Tout avait si bien commencé, et maintenant ce mal de tête. Je voudrais mourir là, tout de suite.
- Léon: Peut-être que vous vous êtes arrêtée trop vite de fumer? (Elle essaye de lui saisir la main.) Vous allez beaucoup mieux. Il faut que je parte, maintenant!
- Malou: (criant) Non! (De nouveau calme) Je suis tout à fait normale. Est-ce que je peux vous accompagner? Si notre conversation ne débouche sur rien, je veux dire comme la nuit débouche sur le jour, alors je ne voudrais plus que sombrer dans l'obscurité, toute seule avec vous. Ici, dans cet air humide et chaud des tropiques.
- Léon: (criant) Vous vous payez ma tête! Vous êtes une migraine ambulante. Voilà que ça me reprend, ce mal de tête! C'est votre faute! C'est vous qui le voulez!
- Malou: Je vous l'ai déjà expliqué: c'est le vent du Sud.
- Léon: Jusqu'à il y a une heure, le temps ne m'avait jamais rien fait.
- Malou: (se massant les tempes, gémissant) S'il vous plaît, donnez-moi la main. S'il vous plaît!
- Léon: Pas question.
- Malou: S'il vous plaît! Sauvez-moi! (criant) Aïe! Vite!
- Léon: On commence par donnez le petit doigt, et on se retrouve avec des boutons partout.
- Malou: (se jetant sur la main de Léon) Quel individu prétentieux! Donnez-moi tout de suite votre main! (Long silence.)

Ils restent tous deux assis comme pétrifiés.) Vous sentez quelque chose?

Léon: Je vous en prie, ne m'enfonchez pas vos griffes dans la chair.

Malou: (Long silence.) Merci.

Léon: (retirant sa main) Est-ce que ça va mieux? (Il se frotte la main. Un temps.)

Malou: La douleur diminue lentement. Je vous remercie de tout coeur. (Un temps. Elle fouille dans son sac.) Où est passé mon rouge à lèvres? C'est trop bête! (Elle ne le trouve pas.)

Léon: Toute cette histoire de maux de tête est impossible!

Malou: Moi-même, ça me flanque complètement par terre. Comment vous expliquer ça?

Léon: (perplexe) Et ces accès se répètent à intervalles réguliers?

Malou: Exactement comme mes voyances.

Léon: Pardon? Vos voyances?

Malou: Oui! Par exemple, je pense à une dette dont on va me réclamer le remboursement, et cinq minutes plus tard on sonne à la porte. Ou bien le vieux caniche de ma voisine. Je le vois monter péniblement les escaliers un matin et je me dis "Oh-là-là, mon petit vieux, tu ne vas pas y arriver encore bien longtemps!", paf!, le lendemain l'ambulance vétérinaire vient chercher le corps. Un caniche blanc. C'est tragique. Vous ne pouvez pas savoir les antennes et les émetteurs que j'ai là. Vous ne voulez pas vous asseoir un peu plus près de moi?

Léon: Non, merci.

Malou: Mais il faut que je vous explique ça un peu mieux, sinon vous allez encore avoir peur de moi. Eh bien, en électricité, il y a ces deux pôles...

Léon: Non, s'il vous plaît.

- Malou: Les vibrations électromagnétiques dans la tête, le rythme alpha et le rythme delta... Bon, si vous ne voulez pas en entendre parler. Très bien. (Un temps. Elle se racle la gorge.) Pourquoi détournez-vous la tête, à présent? (Un temps.) Vous avez vraiment un drôle d'air, à rester assis comme ça à l'extrémité du banc. Je ne suis pas une substance toxique. Nous pourrions nous rencontrer au milieu, vous ne trouvez pas? Je pourrais glisser un peu dans votre direction, et vous rapprocheriez un peu aussi. Non?
vous
- Léon: Non.
- Malou: Bon, eh bien tant pis.
- Léon: (enrhumé) Si vous y tenez absolument, vous pouvez vous rapprocher un petit peu. Vous n'avez pas de mouchoirs en papier?
- Malou: C'est une idée que je n'avais pas encore eue. Eh bien, voilà. (Elle se déplace un peu.) Des kleenex? Non. (Un temps.) Vous avez les lèvres tellement pâles. Et d'ailleurs le teint très pâle. Peut-être que vous paraissez pâle uniquement à cause de vos cheveux noirs? Vous êtes très joli garçon.
- Léon: Quand on vous écoute, on se sent devenir ivre. Peut-être que vous pratiquez aussi l'hypnose, ou pire encore.
- Malou: Manche à balai et graisse d'enfants, c'est ça?
- Léon: D'abord ce mal de tête infernal, et maintenant vous m'embrumez à coups de mensonges.
- Malou: Croyez-moi: au bout du compte, ce sera moi qui paierai les pots cassés! Et la magie noire, je n'en ai pas la moindre idée.
- Léon: Ah! Comme c'est touchant! Qu'est-ce que vous allez imaginer? Que vous pourriez vous servir de moi comme cobaye paléontologique? Faites bien attention! (Il se lève lentement.) Il faut hélas maintenant que je vous plante là, avec vos rayons alpha et delta. Et vos oxydes d'azote et vos radiations ultra-violettes, vous pouvez aussi les remballer.

- Malou: (lui lançant un regard étrangement pénétrant) Je ne vous laisse pas partir.
- Léon: Vous m'avez promis...
- Malou: Promis? Je crois que vous vous trompez. Je ne promets jamais rien.
- Léon: Vous êtes un épouvantail, le plus épouvantable que j'aie jamais rencontré.
- Malou: Et vous êtes un pantin, mon minable petit pantin. Et vous allez me laisser vous tourmenter encore un petit moment, un interminable petit moment d'horreur encore. (Elle rit.) On a tout de même bien le droit de s'amuser un peu, non? (Un temps.) Si vous voulez partir, partez. Je vous en prie! (Un temps. Durement:) Vous voulez vous amputer de moi. Vous me détestez. N'ayez pas peur, je n'ai pas besoin d'être réconfortée. Dans quelques instants, nous nous perdrons pour toujours! Pour toujours! (Elle crie.) Qu'est-ce que vous croyez? Moi aussi, je suis un être humain.
- Léon: Merci, c'est vraiment du meilleur goût. (Il crie.) Et moi? (Un temps. Il cherche un argument.) Et vous? Qu'est-ce que vous êtes, après tout? Qu'est-ce que vous voulez? Laissez-moi partir, maintenant!
- Malou: Je ne vous retiens pas. Partez. Mais vite.
- Léon: Bon, eh bien je m'en vais. Le livre, rendez-moi mon livre. (Elle le lui donne enfin.)
- Malou: Pour un peu, je voudrais plonger mes mains dans votre poitrine sanguinolente et vous arracher à jamais votre coeur. Mais vous êtes tellement crevard que vous ne valez pas la peine qu'on vous tue. Réjouissez-vous! Vous sortirez de cette orangerie sain et sauf. (Elle crie.) Allez-vous en!
- Léon: A force de vous énerver comme ça, vous êtes toute rouge.
- Malou: Vous avez juré d'avoir ma peau? Au fond, en secret, vous m'aimez, voilà! (Excessive:) A ton tour tu seras enivré du vin de ma luxure. (Un temps. Durement:) Et ne

me redites jamais que je vous fais du mauvais théâtre. Dans le temps, j'aimais bien aller au théâtre. Mais malheureusement, ce ne sont jamais les bons personnages qui occupent la scène. (Un temps.) Est-ce que maintenant je vous suis un peu plus sympathique?

Léon: Il ne faudrait rien exagérer.

Malou: Dans le coeur, vous m'aimez un petit peu; mais dans votre tête, vous ne voulez pas.

Léon: Oui. C'est exact.

Malou: Vous avez raison. Je ne crois pas que je puisse être pour vous une compagne compréhensive. Encore moins un substitut de mère. (Un temps.) Vous êtes un petit maniaque de la propreté. Mon imagination ne veut être nettoyée par personne! Espèce de Monsieur Prudhomme! De pétard mouillé! Vous avez la lâcheté inscrite sur le visage!

Léon: Vous n'avez plus rien à craindre de moi. Je m'en vais.

Malou: (désespérée) Il doit pourtant bien y avoir un petit peu de sentiment, quelque part en vous. Je n'en peux plus. Vous me traitez comme si j'étais de la merde.

Léon: (la regardant de près) C'est un moucheron, que vous avez dans l'oeil?

Malou: Non. C'est un petit vaisseau éclaté. (Agressive) Vous n'énervez. Ou bien vous foutez le camp, ou alors nous parlons franchement.

Léon: Je m'en vais.

TROISIEMEMENT

L'Individu est soudain debout près du palmier. Il ne voudrait pas déranger. A moins que si? Il écoute avec intérêt, se gratte derrière l'oreille et se tient tranquille.

- Malou: (prenant la main de Léon) D'ailleurs, est-ce que vous avez une vie sexuelle? Est-ce que vous avez jamais fait l'amour à une femme en la rendant heureuse?
- Léon: Arrêtez, avec vos ongles. Vous me faites mal.
- Malou: Mais il faut que je vous fasse mal. L'amour, pour moi, c'est comme la boisson: la modération, c'est l'horreur.
- Léon: Continuez à vous lamenter. Moi, je m'en vais.
- Malou: Commence donc par t'envoyer en l'air tout seul, avant de draguer des femmes comme moi. Ou bien est-ce qu'il faut que je te souffle d'abord du sucre en poudre dans le derrière?
- Léon: Là, vous devenez carrément grossière. Lâchez-moi! Lâchez ma main, enfin!
- Malou: (grand air d'opéra) Prends-moi! Encore! Plus fort! Serre-moi! Fais-moi mal! Viens, viens! (Elle pose la main sur sa cuisse.) Oui, oui, là! N'arrête pas, encore! Je vais jouir, je n'en peux plus, je... Ah! Aaaah! (Un temps. L'Individu a un sourire narquois.)
- Léon: Quelle horreur. On croirait un film porno. Je suis pour les choses parfaitement normales.
- L'Individu avance timidement de quelques pas.
- L'Individu: (à voix basse) Est-ce que je peux?
- Léon: Pour moi, la sexualité ne consiste pas à se faire mal, c'est le contraire.
- Malou: (avec une froideur feinte) Surtout pas de sentiment!
- L'Individu: (à part soi) Je m'insinue par tous les interstices.
- Malou: Qu'on se fasse mal ou pas, c'est un plaisir relatif.

Léon: Vous êtes botaniste?

L'Individu: Seulement pour mon plaisir.

Malou: Manquait plus que ça.

L'Individu: A la fin de l'automne, je viens toujours ici planter en cachette quelques petites fleurs que je suis allé arracher dans la montagne ou ailleurs. En quelques années, ça fait toute une petite culture bien particulière. Tenez, voilà une "nigritella nigra", vulgairement appelée "foi des hommes", et aussi "herbe aux migraines". Sentez.

Malou: Non, merci.

Léon: Herbe aux migraines? (Il sent.)

Malou: Arrête!

L'Individu: Cela fait huit ans que je l'ai plantée dans cette serre. Sentez cette odeur douçâtre de vanille que dégage cette étrange petite plante, même une fois fanée, c'est comme un excitant qui vous tourne la tête. Parmi tous les noms populaires de cette fleur, j'aime surtout ceux de "gouttelette de sang" et d'"orchidée noire". Tenez, Madame, permettez que je vous donne cette drôle de petite plante que mes soins ont presque fait doubler de taille, sans manipulation génétique, s'entend. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle encore "ruse de femme", parce qu'elle s'entoure d'un nuage de parfum proprement éhonté.

Malou: Merci pour l'herbe aux migraines. (Elle se tient la tête.) Vous avez aussi cette pression dans le crâne?

L'Individu: Non, Madame, je fais les pieds au mur pendant cinq minutes tous les matins. Mais effectivement les chamois et les chèvres se gardent de brouter cette fleur sauvage, ils en consomment tout au plus les feuilles. Il y a une raison à cela. Eh oui, il existe des sèves aux effets magiques. Comme il existe des liqueurs d'amour! Quand vous avez mal à la tête, vous devriez vous mettre derrière

L'Individu: Hello!

Malou: Pourquoi faut-il que vous soyez de telles brutes, vous autres hommes? Jamais on n'a entendu dire que des femmes violent les petits garçons. Pourquoi les hommes font-ils des choses comme ça? J'ai lu quelque part que les managers japonais, pour fêter un succès, prennent l'avion pour la Thaïlande et s'offrent, pour beaucoup d'argent, une vierge de onze ans. Des hommes comme ça, on devrait les fusiller.

L'Individu s'avance, se racle la gorge.

L'Individu: Les châtrer, à tant faire. C'est plus archaïque.
(Stupéfaits, Malou et Léon se tournent vers l'Individu.)

Malou: Qu'est-ce que vous voulez? Allez-vous en! Vous êtes un voyeur? Faites attention! Un exhibitionniste?

Léon: Ni l'un ni l'autre. Je vous ai entendus malgré moi. Mais puisqu'on en parle: les hommes ne supportent aucune sorte d'innocence. Ils torturent jusqu'à ce que la victime devienne bourreau à son tour. C'est un jeu où il n'y a que la douleur qui vaille. Excusez-moi.

Malou: C'est très censé, ce que vous racontez!

L'Individu: Je ne m'intéresse qu'aux plantes.

Léon: Alors vous êtes exactement le maître dont nous avons besoin!

Malou: (à Léon) Dis donc, tu n'es pas un peu cinglé?

L'Individu: Pour moi, il n'existe qu'un seul maître, c'est la nature. Elle répond à toutes nos questions. Elle est à la fois modeste et sans pudeur. Par exemple, il y a une fleur correspondant à chaque état d'âme. (Petit rire.) C'est absolument dingue.

Malou: Oh là là, on va avoir droit aux petites fleurs.

l'oreille une goutte du jus pris dans la tige de cette fleur rouge un peu grasse, là, derrière vous. Un instant. (Avec un canif, l'Individu fend la tige de la plante et met quelques gouttes de son suc laiteux sur les doigts de Malou et de Léon.)

Malou: Ça fait vraiment quelque chose? (Ils se passent le doigt derrière l'oreille.)

L'Individu: Cette fleur, là-bas, c'est "l'oiseau de paradis", et ça, près des camélias, c'est la "langue de trompette". Chaque plante a sa personnalité propre, et ses vertus. Y compris, bien sûr, cet arbuste à cannelle: il guérit la jalousie.

Malou: Je ne sens rien.

L'Individu: Il faut un petit quart d'heure, avant que ça agisse. Bon. Je ne voudrais pas vous déranger plus longtemps. Goûtez aux joies de l'amour!

Malou: Pardon?

Léon: C'est ce qu'il a dit!

L'Individu: Perdez-vous dans l'ivresse amoureuse! Pourchassez-vous l'un l'autre au jeu de la volupté!

Malou: Quel style ampoulé!

Léon: Et les sentiments?

L'Individu: Vénus Aphrodite vous salue bien. (Petit rire.) Et n'oubliez pas: les mots et le sperme sont cousins, comme la lune et la génisse blanche. Regardez cette corolle blanche: est-ce qu'on ne dirait pas le vagin d'une jeune fille? Et là-bas, près des lianes, est-ce que cette hampe ne ressemble pas au pénis que l'adolescent fait éclore? (Petit rire.) Adieu, mes chéris! Aimez-vous bien! Adieu!

Léon: (ravi) Adieu, adieu! Au revoir!

L'Individu disparaît.

Voilà que ce fantôme a disparu, tout d'un coup.

Malou: Tout ça était un peu trop exotico-amazonien pour mon goût. Un tantinet lubrique, pour un peu.

Léon: Mais c'est tout de même intéressant, cette histoire mystérieuse de liqueur lunaire. (Il s'en met une goutte sur le bout de la langue.)

Malou: On étouffe, là-dedans. (Un temps.) Bon. (Elle prend la main de Léon.) Nous voilà seuls.

Léon: Oui?

Malou: Soyez mon seigneur et maître.

Léon: Il n'est pas question de ça.

Malou: Mais vous avez entendu ce que nous conseillait ce drôle de type. Je suis votre nymphe, votre orchidée, votre belle Hélène et tout ce que vous voudrez. Maintenant, il faut y aller.

Léon: Oui, enfin, je ne sais pas.

Malou: Où en est votre bonzaï? (Un temps.) Toujours pas envie? (Elle veut l'embrasser, elle le saisit.)

Léon: Vous avez l'haleine fiévreuse. (Il se dégage.) Il me semblerait prudent que vous consentiez à ne plus m'embrasser.

Malou: C'est l'haleine de l'amour. Vous avez les lèvres encore toutes rouillées. Embrassez-moi.

Léon: Oui, minute. Quelle heure est-il?

Malou: (se massant la nuque) Mais c'est pas vrai... Ça commence comme une paralysie dans la nuque. Pourquoi est-ce que ce sacré jus de plante ne fait pas son effet, derrière l'oreille. Je croyais être définitivement vaccinée contre ce fichu vent du Sud. C'est le pire des séducteurs. Il arrive à ses fins, qu'on le

veuille ou non.

Léon: Non, je vous en prie! Ne recommencez pas!

Malou: Je n'y peux rien. Arrivera ce qui devait arriver.

Léon: C'est une menace?

Malou: Vous devriez vraiment partir. Ah, voilà la douleur qui revient. Par derrière, dans la nuque... Allez-vous en, je vous en supplie, partez aussi vite que vous pouvez. (Léon veut s'enfuir.) Mais avant que vous partiez, je dois vous avouer quelque chose. Ah, cette douleur! Je vous avais suivi, dans le parc. Jusqu'ici, dans l'orangerie. Je l'avoue.

Léon: Vous m'aviez suivi?

Malou: Ce n'est pas une raison pour me juger aussi sévèrement! (Elle se tient la tête à deux mains.)

Léon: Vous m'avez suivi? C'est ce que vous venez de dire.

Malou: Et pourquoi pas? Vous croyez encore au hasard?

Léon: C'est une impertinance!

Malou: J'avoue. Je vous ai vu tout à fait par hasard dans ce petit café. En fait, je voulais venir m'asseoir tout de suite à côté de vous, mais vous êtes sorti sous mon nez. Moins de cinq minutes après, vous étiez dans le parc et vous êtes entré dans l'orangerie. J'ai encore fait un petit tour d'honneur et distribué des miettes aux pigeons, là-bas, puis je suis entrée à mon tour dans la serre et je suis venue m'asseoir à côté de vous. Voilà, vous savez tout. Je ne vois pas où est le mal. Vous m'avez plus tout de suite. Je me suis dit: il a l'air gentil, il a un joli petit cul. (Elle crie.) Aïe! Ma tête, ma pauvre tête, qu'est-ce que j'ai fait pour souffrir aussi atrocement!

Léon: Vous êtes un vrai serpent. Alors, maintenant, c'est

terminé.

- Malou: Ne soyez pas aussi dur! Il y a cinq minutes, nous étions tout à fait heureux ensemble. Avec vous, sur ce banc, je suis comme sur un petit nuage. C'était divin. Et brusquement, ce fichu mal de tête.
- Léon: Une petite conversation, bien dosée, bien placée, au bon moment, je n'ai rien contre. Mais vous vous êtes servie de moi!
- Malou: Mais non. Les choses sont moins compliquées que vous ne croyez. Dommage qu'il n'y ait pas un orchestre, je vous inviterais tout de suite à danser. (Elle lui prend la main.)
- Léon: Si, si. Vous avez ça dans les cuisses, Dieu sait. Moi, je danse mal. (Il crie.) Non, c'est pas vrai! Voilà que ce mal de tête me reprend moi aussi!
- Malou: Vous non plus, ce jus ne vous fait rien? Je pensais que vous, au moins, vous auriez surmonté définitivement cette maladie infantile. Chez moi aussi, ça ne fait qu'empirer!
- Léon: Oh! J'ai la nuque quasi paralysée, et maintenant cette douleur lancinante! Aïe, ouh!
- Malou: Oooh! Et je n'ai plus d'aspirine! Vous vous y connaissez en yoga?
- Léon: Non, je vous en prie! Je préfère mourir! Cette douleur! Non, non! Je ne veux plus, je ne peux plus, ça va me tuer.
- Malou: Respirez à fond! Faites ce que je vous dis. Sinon, ça va être encore pire.
- Léon: Ça ne fonctionne pas!
- Malou: On essaie les massages?
- Léon: (criant) Aaah! Non!
- Malou: La douleur ne fait qu'empirer!

Léon: Ça va durer encore longtemps?

Malou: Si j'avais su!

Léon: Je n'en peux plus! Aaah! Vous êtes une criminelle!
Vous voulez ma peau! Dès le départ, vous n'aviez qu'une
idée, c'était de me faire la peau!

Malou: C'est complètement faux! Je vous aime! Aaah! Peut-être
que ces maux de tête sont pour nous un signal commun!

Léon: Arrêtez, avec vos symboles, ce n'est pas d'un signal
que j'ai besoin! Ouh! C'est de pire en pire! Tout est
de pire en pire!

Malou: Ha! Si seulement, tous les deux ensemble, dans ces
douleurs atroces...

Léon: Je vous en prie, taisez-vous, pas de paroles inutiles...

Malou: Oh! Vite, donnez-moi votre pied, c'est peut-être notre
dernière chance d'en sortir!

Léon: Mon pied?

Malou: Oui, ôtez votre chaussure. Oui! Pourquoi n'y ai-je
pas pensé plus tôt!

Léon: La chaussette aussi?

Malou: Oui!

Léon: Attendez! Là! Ouh! (Il pose le pied sur le ventre de
Malou.)

Malou: Ah, oui, vite, oui!

Léon: Serrez davantage, plus fort, allez-y!

Malou: Ça fait du bien?

Léon: Je crois!

Malou: Aaah! Il y a de quoi devenir folle! Les vagues sont
de plus en plus fortes!

Léon: Cesse de brailer! Serre plus fort! Aaah! Vous m'égra-

tignez!

Malou: Arrêtez! Aaah!

Léon: De l'air! J'étouffe!

Malou: C'est atroce, hein? Ouh!

Léon: Jamais je n'avais eu ça, jamais de ma vie! aïe!

Malou: Vous êtes encore jeune! Vous aurez tout le temps de vous y habituer!

Léon: Je ne sais plus quoi faire! Oooh!

Malou: Mais arrêtez donc de palabrer! Oh! Ma tête! Allez! Oublions tout!

Léon: J'ai le crâne qui fond! Lumière!

Malou: Aaah! Ça vient par vagues, et de plus en plus vite!

Léon: Voilà que c'est reparti pour un tour! Je meurs!

Malou: Ne résistez pas! Oooh!

Léon: Retenez-moi! Retenez-moi!

Malou: Non! Aaah!

Léon: Brrrf...

Malou: Oui! Ouh!

Cris et gémissements augmentent encore pendant cinq secondes, puis Malou et Léon retombent épuisés sur le banc. Malou tient toujours le pied de Léon. Très long silence. Ils respirent à peine. Ils se calment peu à peu.

Léon: (criant) Vous m'enfoncez vos ongles dans le pied! Aïe! (Malou est encore comme en transe.) Lâchez-moi. (Il lui desserre les doigts et libère son pied, qu'il

masse. Très long silence. Léon se masse les tempes. (Un temps.)

Malou: (se massant les tempes) Est-ce que ça s'atténue aussi un peu, chez vous?

Léon: C'est pas possible.

Malou: Ça va un petit peu mieux. La douleur s'estompe. Jamais ne n'ai été aussi épuisée de toute ma vie.

Léon: Non, c'est vraiment pas possible.

Malou: Là, je crois qu'on est tiré d'affaire. On a survécu, non?

Léon: Je suis mort.

Malou: Vous vous êtes comporté magnifiquement! (Un temps.) A quoi pensez-vous? (Un temps.) J'ai encore la nuque toute raide. C'est bête, je n'ai pas de pommade sur moi. Vous savez masser?

Léon: Non.

Malou: Tant pis. (Un temps.) Il y a des gens qui paieraient, pour vivre ce que nous venons de vivre.

Léon: (se réveillant) Je vous demande pardon?

Malou: Pour avoir comme ça la tête claire, cette sensation cristalline, c'est bien la catharsis la plus parfaite.

Léon: (Un temps.) Le cauchemar est terminé.

Malou: Oui. Maintenant, tout est terminé. Vous allez partir, et peut-être que nous ne nous reverrons jamais.

Léon: C'est bien possible.

Malou: Je ne sais vraiment pas ce dont l'homme a besoin pour survivre en ce bas monde. D'alcool? L'alcool seul, ce serait trop banal. Mais vraiment je ne sais pas. Si, sans doute d'alcool seulement. (Un temps.) Ou alors, de sentiments au rabais. Les gens ont besoin de sentiments au rabais, et les voilà heureux. (Un temps.)

- Léon: (remettant sa chaussette et sa chaussure) Excusez-moi. Mais tout ça était fatigant et...
- Malou: Vous supporterez bien encore, j'espère, la douceur de mon dernier souffle.
- Léon: Vous n'allez pas me dire que vous voulez vous tuer?
- Malou: Au contraire. Je suis un peu triste, c'est vrai, que nous devions nous séparer. (Un temps.) On vit comme on peut, on meurt comme on doit.
- Léon: Seriez-vous écrivain?
- Malou: Pas méconnue, mais personne ne me connaît. Pas mal-aimée, mais personne ne m'aime. (Un temps.) Parfois je me sens un peu perdue, dans mon bavardage. (Un temps.) Embrassez-moi avant de partir, une dernière fois. Je m'en vais.
- Léon: Oui. (Il l'embrasse. Un temps.)
- Malou: Voilà que vous êtes vraiment un homme. (Un temps.) Encore un baiser comme ça, et vous me précipiteriez dans l'abîme. A quoi bon! A partir d'un certain niveau, la profondeur ne compte plus.
- Léon: C'est votre phrase qui est un peu trop profonde.
- Malou: Exact. Et pourquoi pas? Le désespoir est un état profond. Je ferais mieux de me taire à présent. Je ne dis plus rien.
- Léon: Je ne sais pas non plus.
- Malou: Tout cela sent terriblement les adieux et ce genre de choses.
- Léon: Exact.
- Malou: Je n'aime pas ça. A un certain moment, tout espoir est pourri. On referme la fenêtre, on tire le rideau. Et alors tout est mort. Et en plus il faut payer.

Léon: C'est juste. Avec moi, dès le départ, vous n'étiez pas en de bonnes mains.

Malou: Mais non. C'est pas du tout ça. Je n'ai plus envie, voilà tout.

Léon: Pour finir, les façades se craquellent et s'effritent.

Malou: Qu'est-ce que ça a d'étonnant?

Léon: Une fois de plus, je me sens complètement dépassé.

Malou: Un vrai mélodrame.

Léon: On ne vous en demande pas tant, personne.

Malou: Ce vent du Sud, en plein mois d'octobre, cela chatouille le cerveau. Il faut que je m'en aille, à présent. C'était très agréable, avec vous. A une autre fois, peut-être. Vous savez, je vais vous mettre mon numéro de téléphone dans votre livre. (Elle reprend le livre et écrit.) Je mets aussi mon adresse. J'habite tout près. Vous passerez?

Léon: Je ne sais pas.

Malou: N'ayez pas peur. Je n'ai pas l'intention de vous attacher au radiateur pour vous fouetter. Je serai aux petits soins, et le plus doucement du monde.

Léon: (tout bas) Ah, bon?

Malou: Appelez-moi quand vous voudrez. O.K.? Eh bien, il ne faut pas se laisser aller, l'ami! (Malou lui rend le livre.) Salut! (Elle fait deux ou trois pas, se retourne) Passez, un de ces jours. Vers les neuf heures. Je nous ferai à dîner! Végétarien, si vous voulez. (Léon feuillette son livre, indécis. Elle part.)

Léon: (à voix basse) Salut. (Plus fort:) Salut, Malou!

(Noir.)